



JABBOUR DOUAIHY

Il y avait
du poison
dans l'air

roman traduit de l'arabe (Liban) par Stéphanie Dujols

Sindbad
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

ÉQUINOXE D'AUTOMNE, AMAM-Presses du Mirail, 2000.

ROSE FOUNTAIN MOTEL, Actes Sud, 2009.

PLUIE DE JUIN, Actes Sud, 2010.

SAINT GEORGES REGARDAIT AILLEURS, Actes Sud/Sindbad/L'Orient des livres, 2013 (prix de la Littérature arabe).

LE QUARTIER AMÉRICAIN, Actes Sud/Sindbad/L'Orient des livres, 2015.

LE MANUSCRIT DE BEYROUTH, Actes Sud/Sindbad/L'Orient des livres, 2017.

LE ROI DES INDES, Actes Sud/Sindbad/L'Orient des livres, 2021.

Sindbad
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :

Summ fi al-hawâ

Éditeur original :

Dar Al-Saqi, Beyrouth

© Jabbour Douaihy, 2021

publié avec l'accord de The Italian Literary Agency
et RAYA, The Agency for Arabic Literature

Photographie de couverture : © Dominik Podlipniak

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-18618-0

JABBOUR DOUAIHY

Il y avait du poison dans l'air

*roman traduit de l'arabe (Liban)
par Stéphanie Dujols*

Sindbad
ACTES SUD

*Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale
Trouve en leur docte manque une saveur égale.*

STÉPHANE MALLARMÉ

L'EXODE

La femme est alanguie dans un canapé en rotin à accoudoirs qui est longtemps resté chez nous. Elle porte une robe à pois sans manches découvrant la blancheur de ses bras. La tête inclinée, elle a les cheveux noirs et ondulés. Au-dessus d'elle sur le mur, une photographie du général de Gaulle en train de prononcer un discours derrière un gros micro face à une assemblée de militaires. À gauche de la femme, un garçon aux cheveux humides est assis sur un haut tabouret, vêtu d'une culotte courte qui n'est sans doute plus de son âge ; ses pieds ne touchent pas le sol. Entre les deux, par terre, un chien dort, roulé en boule. De loin, tout semble suspendu, paisible, comme sur ces images de saints entourés d'animaux domestiques dans un jardin luxuriant, images dont on ne sait qui les a peintes – des camelots syriens les vendaient à la criée dans nos ruelles, le dos chargé de grandes hottes pleines de serviettes et de sous-vêtements. Mais en se rapprochant de cette photographie accrochée par un fil de chanvre, on s'aperçoit que le regard de la femme est empreint d'un étrange effroi, comme si, à plus de quarante-cinq ans, elle venait de comprendre l'atrocité du sort humain. Une angoisse différente se lit clairement sur le visage du garçon. Même le chef des Forces françaises

libres semble irrité. Seul le chien savoure le calme qui suit le déjeuner à la saison chaude.

Cet adolescent, c'est moi, et la femme, c'est ma tante. Quant au chien, Fox, c'était celui de notre voisin chasseur. Le photographe avait relevé les épaules tombantes de ma tante et lui avait redressé la tête avant de m'interpeller en me taquinant, mais je n'avais pas réagi : je n'avais pas souri. Il passait de maison en maison, comme le marchand de *malban** ou le décapeur de cuivres. Se plantant à la porte sans rien dire, sans même saluer, il braquait son flash sur nos visages et attendait qu'on l'invite à entrer. Il avait rapporté la photo deux jours après. On lui avait fait faire un cadre en bois et on l'avait fixée au mur, à l'endroit même où elle avait été prise, au-dessus du canapé en rotin, le siège préféré de ma tante.

Ma mère et ma tante restaient à la maison, tandis que mon père allait à son atelier de cordonnerie, qui sentait le cuir et la colle. Je l'y accompagnais les jours de congés scolaires. Il m'interdisait de jouer avec les tranchets acérés. Je le regardais mesurer les pieds, dessiner les modèles, découper, coller. Des hommes venaient le voir de loin, coiffés de keffieh à cordelette, pour lui commander des bottes qu'ils exhiberaient fièrement lorsqu'ils monteraient à cheval ou s'enrouleraient d'une *abâya*** d'hiver.

Le samedi – le jour où je n'avais pas école –, ma mère descendait faire des courses au marché de Tripoli et je tenais compagnie à ma tante qui, depuis qu'elle était atteinte d'hémiplégie, ne s'exprimait plus correctement. Elle

* Confiserie élastique à base de mélasse de raisin, de consistance un peu plus ferme qu'un loukoum. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

** Longue cape traditionnelle.

bavait sans s'en rendre compte et ne parlait pas, ou alors en bafouillant, sauf quand elle récitait des vers de poésie appris par cœur au temps de ses études. Elle en déclamaient au moins un par jour sans se tromper d'une lettre.

Nous n'étions pas seuls, ma tante et moi : été comme hiver, la porte de la maison restait ouverte. En cas d'urgence, comme la fois où le chien avait mordu ma jambe nue et où je m'étais mis à pousser des hurlements, les voisins accouraient à notre secours. Ce jour-là, un énorme bonhomme m'avait flanqué sur son épaule. La tête renversée à la hauteur de son derrière, je l'entendais lâcher un vent à chaque pas. J'avais distrait ma douleur en regardant les passants marcher la tête en bas, jusqu'à ce que nous arrivions à l'infirmerie de l'école, où une sœur coiffée d'une cornette blanche m'avait fait une piqûre de crainte que j'aie contracté la rage. Depuis ce jour, la compagnie des animaux domestiques me rebutait. Quant à Fox, il se contentait de s'approcher de notre porte d'entrée et de pointer le museau à l'intérieur avant de poursuivre son chemin.

Nous vivions dans un quartier populeux où les portes ne se fermaient qu'au moment du coucher. Chaque heure avait ses bruits. La nuit, c'étaient le coassement des grenouilles et les glapissements lointains des renards. Nous étions réveillés par les klaxons des voitures que les conducteurs actionnaient sans raison. Du côté ouest, il y avait ce voisin qui commençait à lamper de l'arak pur au saut du lit. Il crachait sur le plancher, récitait des Notre Père d'une voix forte et tournait dans la maison en cherchant une excuse pour frapper sa femme, qui répondait à ses insultes par d'autres encore plus éloquentes, tout en se cachant le visage entre les mains. Alors, enfilant mes

vêtements, je me dépêchais d'aller contempler la scène avant l'arrivée du bus scolaire. Bien que ses joues soient rouges de fureur, il la giflait avec retenue, on ne voyait jamais ni sang ni écorchure. Je craignais que son tarbouche ottoman, qui tressautait à chaque coup, ne tombe de son crâne. Des médiateurs finissaient par intervenir pour faire cesser cette gymnastique matinale. Ma mère disait que sa femme l'aimait. Plus tard, elle le "servirait", quand, devenu sénile, il ne saurait plus qui elle était et l'accuserait de vouloir le voler. Elle lui raserait la barbe, lui mettrait son tarbouche sur la tête, légèrement penché vers la droite, et l'assiérait sur une chaise devant la porte. Puis elle s'éloignerait un peu pour mieux voir, avant de corriger un travers dans sa mise. Elle voudrait qu'il ait l'air d'un homme avec toute sa prestance, tel qu'elle se l'était imaginé et ne l'avait jamais connu. Les passants lui disaient bonjour ; il souriait sans les reconnaître.

Après le chahut du matin, je m'en allais à l'école, où nous n'avions pas le droit de nous parler en arabe, sous peine d'être punis. Nous écrivions aussi bien en arabe qu'en français, apprenions des poèmes par cœur, dessinions le cœur humain en couleur, avec tous ses vaisseaux, ses ventricules, ses oreillettes, tracions de mémoire la carte de la Normandie avec ses villes principales. À la récréation de midi, mes camarades ne supportaient pas de me voir assis à lire dans la cour, alors je lisais dans les toilettes ou à la cantine, tout en prenant mon déjeuner. Une fois, quelqu'un m'avait arraché mon livre – *Un conte de deux villes*, de Dickens – et l'avait jeté si haut qu'il avait fini dans les branches d'un peuplier. Les élèves avaient tenté de le faire tomber à coups de pierres, avant de s'enfuir en voyant arriver notre proviseur colérique. Je m'étais porté

candidat, sans le moindre concurrent, pour être “responsable” de la bibliothèque. Je fréquentais quotidiennement cette salle où la lumière entrant par les fenêtres faisait luire le bois des rayonnages – depuis ce temps-là, j’associais les bois précieux aux livres. Un jour, le directeur vint me dire : “Tiens, garde la clé de la bibliothèque ; je sais que personne n’en prendrait meilleur soin que toi.”

Mon cœur palpita. Je me mis à emporter des livres à la maison et à en lire des extraits à ma tante, que certains passages faisaient soupirer, comme s’ils lui rappelaient quelque épisode amoureux de sa jeunesse fougueuse. Assis à ses côtés, je sentais l’odeur du produit avec lequel elle se lissait les cheveux, qui me donnait toujours un léger haut-le-cœur. Je lui faisais la lecture le samedi, mon jour de repos. Je choisissais des poèmes comme elle les aimait, ou bien des romans de chevalerie. Ceci à mon retour de la cérémonie d’abattage, qui se tenait de bon matin.

Le jour des chèvres, le boucher s’attelait seul à la besogne ; le jour du bœuf, ils s’y mettaient à deux : lui et son cousin. Dès l’aube, on entendait mugir le bœuf attaché sur le trottoir. Nous étions réveillés par la cloche de l’église et par les meuglements de la bête, dont on dit qu’elle sent ce qui l’attend. Je me hâtais avec l’un de mes camarades : nous ne voulions rien rater. Le boucher nous éloignait sur le trottoir d’en face pour éviter que le sang nous éclabousse. Trancher la gorge du bœuf était simple : un seul coup d’une veine à l’autre. Les deux hommes le calmaient en lui caressant doucement l’encolure pour que ses muscles se détendent, puis, brusquement, ils le surprenaient par-derrière, d’un coup sec, avant qu’il se crispe. Si on l’avait égorgé alors qu’il avait peur, sa viande aurait

été dure, les clients auraient eu du mal à la mâcher. Ses yeux restés ouverts regardaient vers nous qui nous tenions de l'autre côté ; nous y percevions une trace de reproche, parce que nous n'avions rien fait pour le sauver. Ils le dépeçaient avec soin, puis fendaient sa carcasse en deux, et ses entrailles se répandaient sur le sol. Je ne détournais pas les yeux du visage impassible des deux bouchers. On aurait dit des tailleurs ou des couseurs de brocart penchés sur leur ouvrage avec leurs vêtements tout barbouillés de sang. On n'en voyait un se renfrogner que si son couteau se coinçait entre deux os. Ils chassaient les chiens et leur lançaient des grossièretés avant de poursuivre l'inventaire des pièces de viande, sur quoi le propriétaire de la bête entamait la criée. C'est alors que son voisin, boucher comme lui à moins de vingt mètres de là, lui donnait la réplique en cassant les prix. Le duel se jouait en vers, tantôt allusifs, tantôt explicites, comme quoi la bête de l'un était "de pays", tandis que la viande de l'autre était importée. Une fois, la joute dégénéra, à tel point que des injures se mirent à pleuvoir et de gros couteaux furent brandis. Nous décampâmes vers la maison. Peu après, on entendit un braillement semblable au mugissement des bœufs. Nous apprîmes que l'énorme boucher, celui que nous regardions faire le matin même, était tombé sous un coup de couteau de son adversaire, coup de couteau qui lui avait fait sortir les tripes. Cette nuit-là, je le vis en rêve : le ventre ouvert, il appelait sa bête égorgée. Il mourut avant d'arriver à l'hôpital.

Je traquais les bouchers en cachette de ma mère parce que j'étais seul en ce monde – mes parents n'avaient pu m'offrir ni frère ni sœur. Tout ce que je pouvais faire causait du tourment à ma mère. Elle craignait que je ne me

fatigue les yeux dans la pénombre où je tournais les pages de mes livres. Elle s'inquiétait que je nage nu dans la rivière quand venait le printemps – on m'avait dénoncé –, que je fréquente les “mauvais garçons”, disait-elle, c'est-à-dire tous ceux du quartier et des quartiers alentour, que je reste seul dans ma chambre, où des “pensées nuisibles” pouvaient me venir, que je marche pieds nus... Tout ce qui me plaisait l'effrayait. Craignait-elle de me voir épanoui ? Même le fait que je décroche toujours la meilleure note aux contrôles scolaires l'angoissait. Non qu'elle ne veuille mon bonheur et ma réussite : c'était plutôt que quelque chose lui disait qu'il fallait m'empêcher de me dépenser. Certes, j'étais son unique enfant, mais avec le temps, je finis par sentir que ce n'était pas pour cela qu'elle se faisait tant de mauvais sang à mon sujet. Mon intuition était juste : ses frayeurs sans fin cachaient une appréhension d'un autre type, dont les raisons me seraient révélées un jour par pur hasard.

Non loin de chez nous habitait un homme d'une trentaine d'années qui vivait avec sa sœur et travaillait comme professeur de mathématiques. Ayant du mal à se faire écouter de ses élèves, qui passaient leur temps à hurler et à se bagarrer, il prenait souvent la mouche et restait assis derrière son bureau sans rien dire jusqu'à ce que les enfants finissent par se calmer. Et s'ils ne se calmaient pas, il ramassait ses affaires et quittait tout bonnement la classe. Dans un large périmètre autour de notre maison, il était le seul à sortir tous les jours en costume-cravate. Ma mère l'appelait son “cousin”, à la fois par affection et parce que, de fait, il était son parent. Elle l'invitait à prendre le café lorsqu'il passait devant chez nous d'une démarche hautaine, comme s'il avançait sur

la pointe des pieds. Jamais il n'accepta son invitation. Toutefois, un jour, ayant entendu parler de ma passion pour la lecture, il insista pour que je lui rende visite. Je fus surpris par le nombre de miroirs ornant les murs de sa maison, et par sa sœur qui s'esclaffa dès qu'elle me vit entrer, puis recommença à rire à des moments qui ne prêtaient à aucune effusion. Il me donna un livre sur l'histoire des rois phéniciens de Tyr et nous convînmes de nous revoir afin d'en discuter.

Ce fut notre seule rencontre. Deux jours plus tard, par une de ces nuits humides où le sommeil est poisseux et les corps dégoulinent de sueur, alors que la quinquagénaire qui pleurait gracieusement les morts de notre bourgade luttait contre la chaleur tout en distrayant le voisinage avec des chansons d'amour telles que *Toi qui m'as blessé, si tu savais comme j'ai mal*, des cris stridents s'élevèrent de la maison du parent de ma mère. La chaleur était vraiment étouffante, insoutenable, il fallait que quelque chose explose. S'étant saisi d'un bâton de chêne qui avait dû appartenir à son père, le professeur de mathématiques avait fracassé les miroirs de la maison et brisé tout ce qui pouvait l'être, avant que les voisins ameutés ne lui arrachent son bâton. Le matin, ils l'emmenèrent à l'asile psychiatrique, où l'on dit qu'il conserva son élégance mais se défit de sa vieille habitude de contempler son visage dans le miroir et d'y examiner ses sourcils, une pince à épiler à la main, plusieurs dizaines de fois par jour.

Quant au fin mot de l'histoire, je l'appris donc par hasard. Ce soir-là, le père d'un de mes camarades prenait son dîner sur une table basse. Sa femme disparaissait dans la cuisine pour en revenir avec de l'arak ou du taboulé tout en poursuivant sa conversation avec lui. J'étais dans la

chambre, où j'aidais leur fils à faire un devoir de français – on savait dans le quartier que je le parlais couramment. Le père et la mère discutaient de ce qui venait d'arriver au professeur de mathématiques. Ils ignoraient que je les écoutais derrière le mur.

“Toutes les têtes ne sont pas faites pour la science”, déclara le mari, et il se mit à citer des personnes qui, à force d'études, avaient eu des troubles du comportement. Untel qui ne s'était jamais marié, tel autre qui ironisait sur le mystère de l'Immaculée Conception, ou encore celui-là qui parlait tout seul à voix haute en gesticulant. “Ça n'a rien à voir avec la science, l'interrompt sa femme. Sa mère est une Sabbâgh !”

Ils débattirent un moment autour de la science et de l'hérédité. Mais la femme sembla gagner la partie lorsqu'elle se mit à citer une liste de gens excentriques, voire mentalement dérangés, tous rattachés aux Sabbâgh par le père ou la mère. Et de conclure en disant : “Et maintenant il y en a un au couvent des Sœurs-de-la-Croix !” – l'asile où l'on avait emmené notre voisin.

Ma mère était une Sabbâgh.

Elle passerait sa vie à errer avec nous d'un endroit à l'autre. De notre première maison, celle où je suis né sur la grand-place du village, je ne me souviens que de bribes : l'odeur du marchand de poisson qui entrait chez nous le vendredi avec ses paniers pleins de rougets ; des crépitements de tirs saccadés ; campé dans l'encadrement de la porte par où s'engouffrait la lumière du jour, mon père disant quelque chose que je ne comprenais pas, ma mère laissant échapper un hoquet de frayeur, et moi pleurant sans savoir pourquoi, au point de presque m'évanouir. Cette maison ne nous “convenait” plus, autrement dit

nous n'y étions plus en sécurité, car ce quartier n'était pas le nôtre. Nous déménageâmes nos meubles dans notre deuxième maison en plusieurs fois, et ma tante s'y installa avec nous.

Nous n'allions pas non plus nous éterniser dans le voisinage de ce professeur de mathématiques fasciné par les miroirs car, subitement, l'État décida de raser tout le quartier. Un jour, le chef du gouvernement – un architecte qui ne resterait pas longtemps en poste – vint visiter notre bourgade et insista pour traverser notre quartier à pied avec son escorte. Effaré par la façon dont les maisons et leurs habitants y étaient entassés, il lâcha d'une voix audible : "Comment un homme peut-il dormir avec sa femme dans un endroit pareil ?"

Deux mois plus tard, il promulguait une ordonnance d'expropriation portant sur soixante-dix biens immobiliers en vue de la construction d'un lycée. Afin d'occuper la plus grande surface possible, l'architecte prévint quatre ensembles de seulement deux étages, comprenant chacun huit salles de cours et séparés par des espaces verts et des cours de récréation. Le service des expropriations du ministère des Travaux publics recensa à peu près cent noms de propriétaires et de locataires concernés, autrement dit près de quatre cents habitants sur une zone de moins de deux mille mètres carrés. Les compensations se révélèrent généreuses ; les gens se mirent à démolir eux-mêmes leurs maisons pour toucher l'argent sur-le-champ.

Deux agents de police se présentèrent chez nous avec un arrêté ordonnant l'évacuation de notre maison. Ma mère emporta ses pots de fleurs et son Évangile. Mon père tint à prendre la brillantine anglaise avec laquelle il se lustrait les cheveux et le tourne-disque sur lequel il

écoutait essentiellement Abdel Wahab*. Il transporta ses outils de cordonnier dans la nouvelle maison, parce que le trajet jusqu'à son échoppe, dans le quartier d'en face, n'était plus sûr. Mon père était soigné et élégant, il travaillait toujours avec un tablier par-dessus ses vêtements. Il ne gardait pas sur lui de traces de son métier, hormis un peu de noir sur le bout de l'index et du pouce droits – il se frottait les mains au savon plusieurs fois dans la journée. Nous partîmes donc pour une troisième maison, que, cette fois, mon père voulut parmi les “siens”, sur son territoire. Je ne trouvais pas les “nôtres” plus tendres à notre égard, mais mon père disait toujours : “Avec eux, on est dans le même bateau.”

Pour ma part, j'emportai mes livres et cette photographie avec ma tante, et je glissai dans la poche de ma veste une boussole avec laquelle je cherchais le nord cent fois par jour – un parent me l'avait offerte après avoir pris sa retraite de la marine marchande. À quinze ans, je commençai à avoir de l'acné et à être pris de crises de cafard inexplicables qui allaient parfois jusqu'à me mettre en larmes, surtout le dimanche ou au moment du coucher du soleil. Je tirais fierté de ce que ces tourments intimes survenaient sans crier gare, comme si j'avais en moi une fiole à chagrin qui se remplissait goutte à goutte, jusqu'au moment où elle finissait par déborder. Je ne ressemblais pas à mes camarades de quartier ou de lycée, chez qui des signes d'abattement n'apparaissaient que lorsque leurs poches étaient vides et qu'ils ne pouvaient aller voir *La Guerre de Troie* au cinéma, ou si une fille

* Grand chanteur, compositeur et luthiste égyptien célèbre dans tout le monde arabe (1902-1991).